

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Notes de la salle de rédaction de Nathalie Petrowski
A lonesome cow-girl au plat pays de l'information
Nathalie Petrowski, *Notes de la salle de rédaction*, Montréal,
Éditions Saint-Martin, 1983, 313 p

Chantal Théry

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1984). Compte rendu de [*Notes de la salle de rédaction* de Nathalie Petrowski : *A lonesome cow-girl* au plat pays de l'information / Nathalie Petrowski, *Notes de la salle de rédaction*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1983, 313 p]. *Lettres québécoises*, (33), 86–87.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rééditions

par Chantal Théry

Notes de la salle de rédaction

de Nathalie Petrovski

A lonesome cow-girl au plat pays de l'information

Comme le gamin solitaire et désabusé de la chanson de Lenormand — elle ne lit pas les journaux — elle connaît cela par coeur déjà — elle préfère couper son bois — oui mais elle parle aux ruisseaux parfois — quand le temps n'est pas trop froid... Elle va de toute façon à contre-courant et refuse de se situer: «nowhere», «nulle part». Sur cette terre des pas perdus, elle «cultive avec délectation le désespoir esthétique» et politique: «never saw a woman so alone»...

Très fière de ne pas avoir «appris son métier sur les bancs de l'école», d'être «devenue journaliste par hasard», elle a ainsi toute latitude de se démarquer de la confrérie, d'un journalisme loin d'être «au-dessus de tout soupçon», de pratiquer sa «souveraine indépendance face au métier et face au monde entier», de jouer les hérétiques «au plat pays de l'information». Il faut croire que *Le Devoir* apprécie cette langue de dragonne puisqu'il lui réserve depuis 1976 un «espace en zone occupée», quelque peu «rabougri», mais un espace tout de même. Elle déplore qu'au fil des années la marge de liberté et de créativité rétrécisse à vue d'oeil dans les entreprises de presse mais, ne vous inquiétez pas: à en juger par la photo de la «scribe-esclave» vedette en page couverture de son livre, le V du pull noir rime avec victoire et son oeil clair, serti d'épais khôl noir pour bien rester ouvert, hypnotise: plus la boîte sera petite, plus le ressort sera puissant! Elle est, dans tous les sens des termes, «outsider» et agressive. Pour refaire vos forces cet hiver, voici donc ses *Notes de la salle de rédaction*, 310 pages de ses «textes les plus vivants, les plus comiques et les plus polémiques», des critiques, des entre-

vues et des reportages, parus essentiellement dans *Le Devoir* de 1977 à 1982 et publiés aux éditions Saint-Martin. Ces textes, et quelques autres réchappés au couperet de la censure, sont suivis de commentaires autocritiques. Cette «critiqueuse professionnelle» pratique la critique comme «stimulant social», thérapie de groupe sans doute, et si votre point de vue, «lecteur», n'est pas stimulé par le sien — aussi personnel, discordant et dissident que possible — cette croque-orteil pourrait bien vous «clouer le cerueil!».

La compagnie de cette guerrière, nostalgique du «micro-matraque», hantée par les «zones» et les «territoires occupés», n'est pas de tout repos: elle «mitraille les mots dans l'indifférence des balles perdues et l'amertume de la machine à café», «tape contre la norme» et «les réducteurs de style», «griffonne des mots et griffe des susceptibilités», «répond au téléphone et aux accusations», déterre «la hache de guerre», se targue de «fatigue mise à mort» (Toréador...), de «démolition systématique» et «attend son interlocuteur au détour comme une bête de proie»... Mais cette batailleuse qui préfère «vivre dangereusement», cet esprit critique toujours en «stand by», tiraillée entre un journalisme à la Oriana Fallaci (dont elle n'a ni le panache, ni le sens de l'analyse et de l'Histoire) et un journalisme à l'américaine, vit dans une Amérique du nord bien tranquille...

Les abus de pouvoir en tout genre lui donnent cependant l'occasion de traquer bien des impostures et l'envie de régler son compte à la médiocrité; la culture québécoise qui s'inspire des «pires cou-

rants de la quêtainerie américaine» (Las Vegas), la grande machine artificielle et artificieuse du showbiz («pâtisserie musicale» et «proxénétisme musical chromé»), des festivals (Cannes) et les manieurs-manipulateurs l'écoeurent! Elle a bien raison! Celle pour qui le monde se teste à sa faculté de changement, qui voudrait «batter au pouls palpitant de la planète», s'insurge contre l'immobilisme culturel et politique, les institutions-monuments et les gens «coulés dans le béton» de leur béatitude ou de leur angoisse et traduit sa saturation et son exaspération en formules-chocs.

Mais sa franchise véhémement et son refus de la médiocrité s'emballent sur leurs lancées! Comme son collègue François Hébert, fier d'être «l'iconoclaste de service des lettres québécoises», énumère les qualificatifs dont on l'a affublé, Nathalie Petrovski teste sa cote, sa quantification de la qualité, au nombre de personnalités et d'organismes (Kébec Spec) qui l'ont «barrée» ou qui feignent de l'ignorer... «Prière de nous détester» pourrait être le slogan des critiques d'humeur. «L'intelligence est un excellent instrument de négation» disait le critique Rémy de Gourmont, éreinteur connu comme Baudelaire ou Barbey d'Aurevilly, mais le retour du balancier de la négation systématique, méchante, saborde et l'intelligence et la crédibilité.

Contre les Anciens, la raison et les chiffres, Nathalie Petrovski préfère le vécu, l'intuition, «les impressions, les atmosphères, les descriptions, les états d'âme», les contacts humains avec les gens simples qui lui font préférer les reportages, «se frotter à la vraie vie», «raconter des histoires», communiquer. Aussi, après les acides douches écossaises des critiques de spectacles qui trouaient les carapaces dorées, les entrevues ou «rencontres du troisième type», «à la dérive sur son petit bateau de dérision», on ne doutait plus sur le «chemin cathartique» de la critique de rencontrer enfin du «vrai monde», des «egos exorcisés», de la franchise, de la générosité, de la poésie, des énergies positives... Mais c'est à désespérer de l'humain ou de la critique. Les cégépiens, sensibles et narquois, désespérés et révoltés, «ces Jonas qui ont dix-huit ans en 1982» et rien à perdre, renouvellent de justesse un peu de sa tendresse et de son feu sacré. Mais lorsqu'elle écrit: «en les écoutant parler avec autant de lucidité, on se dit

qu'ils ont déjà quarante ans», le vertige nous saisit en apprenant que la lucidité est l'apanage de la quarantaine. Un indice, somme toute, le journaliste, déjà atopique et sans doute utopique, appréhende le temps. Apparemment sans âge, perdue entre la jeunesse et la sagesse, «quelque part entre le constat d'impuissance et la volonté de tout faire éclater», ses *Notes-doléances* laissent cependant présager des changements de conception, de focalisation, de style, de scène... À l'épicentre du livre, justement, un texte révélateur: fascinée depuis longtemps par «la tornade» Pierre Nadeau, Nathalie Petrovski l'interroge et s'interroge sur le métier, la notoriété, la gérontologie journalistique (l'éternel retour des événements, la récupération, etc.), «la fascination froide de l'objectivité qui, à force de témoigner, sature et se fait complètement neutraliser», et «la crise de quarante ans»... Mais, les inquiétudes sont superflues car, «dans l'inconscient collectif () Pierre Nadeau n'a pas d'âge, ou si plutôt il a l'âge et l'allure de l'éternelle jeunesse». L'élève «étroitement surveillée par quelqu'un qui pourrait (la) juger en connaissance de cause» réinvestit miraculeusement la confrérie de pouvoir, rentre ses griffes sans «perdre la face en lançant trop de fleurs» et sollicite un avis... De P.N. à N.P. la transfusion de notoriété s'effectue. Hissée par l'épreuve initiatique au rang des héros («Pierre Nadeau superstar») dont on célèbre les prouesses, Nathalie Petrovski se fera son propre chantre. Ses commentaires autocritiques conjuguent redondance et autosatisfaction: elle glose, de fait, ses propres textes sacrés!... La critique énonce le beau principe d'avoir «le droit de se tromper, et parfois même le droit de s'en excuser» mais ne concède en fait que de simples erreurs de dosage, joue les naïves sadiques des B.D. étonnés de tant de cris et de blessures et ses hyperboliques «atroces déchirements» de conscience nous laissent bien sceptiques. Les insatisfactions de mise, la vraie critique, la vraie femme, les tendances suicidaires le nihilisme, la déréliction et l'échec (du référendum) ont un arrière goût de mal de siècle romantique.

Au-dessus de la mêlée, cette self-made woman cultive l'individualisme et vise la postérité («les chanteurs passent et certains textes restent...»), méprise les foules et les faibles et finit par se persuader qu'elle a le sexe des anges. Dans le



ciel de la presse, miraculeusement exempt de sexisme, «la victimisation par le système» de Lise Payette lui fait l'effet d'un ovni. Elle exhibe sa «grille féministe», sa «carte féministe», ses «passionnément féministe» et «farouchement féministe» lorsqu'elle peut clouer le bec de ces messieurs, lorsqu'elle est en tête de file, lorsque la cause est neuve et «noble» encore, sinon elle «renonce au confort d'une idéologie» et avance un piètre «on ne peut pas être militante et journaliste à la fois». Après moi le déluge. Cette femme de feu interview-t-elle Lise Payette, il pleut, Marguerite Duras, il pleut, Jeanne Moreau, elle compose un ironique tableau: «la lumière du jour était pâle et laiteuse et un linceul opalescent voilait la ville» et au lamentable festival de Cannes où «il pleut, il pleure à froides larmes», elle espère que les féministes lui pardonneront de désespérer de la condition féminine! Je doute que Simone de Beauvoir vienne chevaleresquement à son secours comme elle l'en prie et que les féministes cultivent comme Jean-Paul II l'art du pardon: l'amalgame et le manque d'analyse hérissent! Inconsciemment, des expressions douteuses, stéréotypées et misogynes figent son encre: Patsy Gallant est une «belle pièce de viande», «une des plus grandes vaginocrates du spectacle», Rod Stewart «fait la scène comme une putain fait le trottoir», les «amazones rancunières», «éthérées et cérébro-vaginales» du groupe Wonder-Brass, font de la «musique de cirque maganée» pour avoir «égare les partitions dans la machine à laver», à la Place des Arts, les «fontaines phalliques» ont des «spasmes hystériques», les immatures ne sont pas sortis «des jupes de leur mère», elle est

«parfaitement épatée par une fille qui sait manier une guitare électrique avec le même naturel qu'un gars», le vieillissement au féminin — «Jeanne Moreau et le dur désir de durer» — l'ennuie et elle en profite pour ressortir du panier masculin le vieux thème de la rivalité féminine: «Jeanne Moreau n'aime pas particulièrement les femmes surtout lorsqu'elles ont vingt ans de moins et qu'elles lui posent d'insolentes questions sur son âge»... La tendresse et la compréhension de Nathalie Petrovski pour les femmes, «impossibles à cerner,» peu volubiles, pleines de contradictions, pas assez ou trop intellectuelles est bien superficielle. Si la communication et la chaleur ne passent pas, les conflits de génération (avec Pauline Julien), les prétextes, l'incompatibilité et la poudre de Perlimpinpin justifient tout: Marguerite Duras et moi «nous n'étions vraiment pas faites pour nous entendre.»

Entre la femme «sommambule à la recherche des traces de craie imaginaire plantée dans sa tête» par un mâle de service et la superwoman heavy-métal qui veille à «ne jamais se faire avoir,» il y a peut-être place pour la dignité, la sensibilité et la magie blanche des textes écrits par désir. À force de sortir «ses gros canons pour abattre des souris», à force de crier au loup, le public doute de son discernement² et de son sens du relatif, se lasse de ses vantardises et de ses gamineries³. D'un article à l'autre, sa plume incisive traverse 310 pages en notes rocheuses pour s'arrêter sur le *Manifeste d'une critique ou pourquoi j'aime mieux être baveuse que plate* — dédié à Plume Latraverse. Loin des platitudes, des encens et du strict polemikos, «relatif à la guerre», son encre gagnerait à ne plus baver. Si la culture québécoise lui tient vraiment à coeur, puisque «sans art la politique ne fait tout simplement pas le poids» et que, de son aveu même, «seule l'écriture traverse le temps», à quoi bon remiser plus longtemps «l'esprit artiste au fond du garde-robe»? □

1. Nathalie Petrovski, *Notes de la salle de rédaction*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1983, 313 p.
2. Voire, de sa conscience professionnelle: celle qui lit à peine les journaux croit «sans verser dans la démagogie» qu'en sept. 1981 le lecteur moyen en savait aussi peu qu'elle sur Gdansk.
3. «Le silence est d'or, disait un jour un grand prophète qui aurait mieux fait de se la fermer».